

## REVUE DE PRESSE 2026

---

# *Forcenés*

## Cie Sirènes - Jacques Vincey

---



# SOMMAIRE

## **Presse écrite**

L'EQUIPE MAG, Pierre Callewaert, 11/02/2026.....p.04

## **Web / Réseaux Sociaux**

DE LA COUR AU JARDIN, Yves Poey, 2/02/2026.....p.06

L'EQUIPE MAG, Pierre Callewaert, 11/02/2026.....p.09

PIANOPANIER, Marie-Hélène Guérin, 16/02/2026.....p.11

L'AUTRE SCÈNE, David Rofé-Sarfati, 18/02/2026.....p.12

HOTTELLO, Louis Juzot, 18/02/2026.....p.14

L'OURS, André Robert, 19/02/2026.....p.16

ARTS-CHIPELS, Sarah Franck, 19/02/2026.....p.18

A2SPARIS, Rafaël Font-Vaillant, 19/02/2026.....p.21

AILLEURSAUTHEATRE, Annie Chénieux, 19/02/2026.....p.22

Frictions, Jean-Pierre Han, 21/02/2026.....p.23

MÉDIAPART, Jean-Pierre Thibaudat, 22/02/2026.....p.24

MÉDIAPART, Guillaume Lasserre, 22/02/2026.....p.25

ALLEGRO THÉÂTRE, Joshka Schidlow, 23/02/2026.....p.29

CHANTIERS DE CULTURE, Mireille Davidovici, 25/02/2026.....p.30

UNFAUTEUILPOURLORCHESTRE, Sylvie Boursier, 25/02/2026.....p.33

LE POINT, portrait de Léo, 25/02/2026.....p.34

## **Tv / Radio**

EUROSPORT, émission bistrot vélo, 16/02/2026.....p.36

CAUSE COMMUNE 93,1, émission "Rayons Libres", Jérôme Sorrel, 23/02/2026.....p.37

ICI / FRANCE 3 IDF /JT, Mathieu Caillaud, 24/02/2026.....p.38

## **Annonce**

SORTIR À PARIS, Février 2026.....p.40

---

# PRESSE ÉCRITE

PRESSE ÉCRITE

---



L'ELAN

Focus

Théâtre

# UN FORCENÉ

L'acteur Léo Gardy joue seul en selle des textes tirés de « Forcenés », éloges d'un cyclisme mythologique de l'écrivain Philippe Bordas.



←  
Sur scène, le comédien pédale sans interruption, empruntant les signatures corporelles de ces « Forcenés ».

■ Cheveu noir mouillé, Léo Gardy évoque Amandine Fouquenot, déçu de sa 5<sup>e</sup> place aux Championnats du monde de cyclo-cross. Sur scène, il vient de pédaler plus d'une heure dans l'ombre, sur vélo fixe, cuisseaux lisses, bras fins, devant des archives projetées sur écran. Son jeu et sa silhouette de grimpeur cintrés dans une combinaison couleur choucas des montagnes. Le noir, signature de l'auteur, Philippe Bordas. À propos de son *Forcenés* (2008), bestiaire mythologique d'un « cyclisme décédé », des anciens de la rubrique cyclisme de *L'Équipe* disaient : « Rien à dire, le plus beau livre jamais écrit sur le vélo. »

Ils avaient accueilli le reporter dans leur caste de routiers suiveurs. Puis Bordas avait quitté le journal. Devenu écrivain, il avait peuplé ses écrits de ses fantômes magnifiques, de maillots de laine, de peignes en corne et de boyaux de soie gonflés à 12 bars. Un cyclisme

qu'il inhuma à sa façon. Hinault et Fignon portaient le cercueil, l'argent et l'EPO tenaient lieu de linceul.

Un compteur démesuré livre au public les vibrations intimes de l'homme en selle. Les pulsations de son cœur grimpent ou dévalent selon la cadence et le relief des phrases sans gras. Gardy est puissant pour Anquetil, courbé pour Coppi, vélocé pour Gaul, aéronautique pour Aïmar. Sans singer l'inimitable, l'acteur a suggéré lui-même les infimes signatures corporelles de ces ombres inconnues à son âge.

Son corps élastique ni son coup de pédale ne trompent. Il descend de vélo avec aux muscles les tensions de coursier qu'il a ressenties plus jeune, alors espoir de niveau national. Le bac et une péritonite avaient eu raison de ses aspirations : « Si j'avais pu choisir, j'aurais préféré être coureur plutôt qu'acteur. » Privé de courses, il a trouvé dans *Forcenés* le texte

sur le cyclisme qu'il voulait donner au théâtre. Philippe Bordas est devenu « un tonton à qui [il] parle toutes les semaines ». Le comédien lui a emprunté la rythmique qui a vertébré son écriture, la soul de James Brown ou les solos de Keith Richards. Sur le cyclisme mort et enterré, Gardy lui a dit : « Et Schleck ? T'aurais pas aimé écrire sur Andy Schleck ? Écris une suite, un *Forcenés 2* ! » Parfois, les deux roulent ensemble. Léo a gardé son vélo lourd d'espoir. Pour aller plus vite, il envisage un S-Works SL8, une machine hors du temps et hors de prix, un vélo de forcené. **F**

Par Pierre Callewaert

« Forcenés », de Philippe Bordas, mise en scène de Jacques Vincey, avec Léo Gardy. Du 18 au 28 février, à 20 heures. Théâtre de la Concorde, 1 avenue Gabriel, Paris (VIII<sup>e</sup>).

Christophe Raymond de Lage

---

**WEB**  
**WEB**

---



## Forcenés

2 FÉVRIER 2026

Rédigé par Yves POEY et publié depuis Overblog



© Photo Y.P.

THÉÂTRE

### FORCENÉS

Texte de Philippe Bordas, mise en scène de Jacques Vincey

Au Théâtre de la Courcède nous pensons que la littérature peut révéler ce que le monde cache. Ses luttes silencieuses, ses silences ébranlés, la beauté éphémère des essences fugitives, avec Forcenés chef-d'œuvre de Philippe Bordas, le metteur en scène Jacques Vincey nous entraîne sur les routes du lyrisme comme on entre en poésie dans un univers où le effort devient prière ou la fatigue prend la forme d'une grâce.



#### INFOS PRATIQUES

Dates :  
- 25 février 2026  
20h  
- 26 février 2026  
20h  
- 28 février 2026  
20h  
- 01 février 2026  
20h  
- 04 février 2026  
20h  
- 05 février 2026  
20h  
- 28 février 2026  
20h  
- 01 février 2026  
20h  
- 03 février 2026  
20h  
Lieu : Théâtre Pierre Cardin  
Durée : 20h  
Pour voir à partir de 15 ans

Vas-y Léo ! Allume la mèche ! Emmène la braquasse, mets la grande soucoupe !  
Envoie dans la mouleure !  
Ne vas pas enquiller un braquet d'asthma-tique, ne pédale pas avec les oreilles !  
Et surtout, ne va pas saler la soupe !

Léo, c'est Léo Gardy, jeune comédien qui, sans un gros souci de santé, serait devenu coureur cycliste professionnel.

Il nous attend sur le plateau, enfourchant déjà un magnifique et impressionnant home-

trainer professionnel **Wahoo KICKR BIKE PRO Smart Bike**, pédalant tranquillement. (Et non, l'article n'est pas sponsorisé !).

Derrière lui, un grand écran sur lequel défilent des images de maillons de chaîne et de rayons de vélo.

A cour, un écran sur lequel sont affichés des nombres. Nous ne tarderons pas à comprendre qu'il s'agit de données numériques retransmises par un capteur posé sur sa poitrine.

Rythme cardiaque : 135 pulsations/minutes. Tranquille. Pour l'instant...

Durant pratiquement une heure et demie, sans arrêter de pédaler (de rares exceptions viendront confirmer la règle), il va nous dire les mots de Philippe Bordas.

Les mots qui nous présenteront ces forcenés, ces hommes-héros de la petite reine, des pionniers du Tour jusqu'aux « hommes-machines » modernes.

Philippe Bordas, photographe, écrivain, cycliste très éclairé, se situe dans la lignée de grands auteurs ayant glorifié par leurs mots le cyclisme.

En le lisant, on ne peut s'empêcher de penser à Antoine Blondin, l'auteur et le journaliste sportif ayant couvert vingt-sept Tours de France et sept Jeux olympiques pour le journal L'équipe, ou encore à Albert Londres publiant son célèbre reportage *Les Forçats de la route*.

Dans ces Forcenés, grâce à une succession de chapitres consacrés soit à des Grands du vélo, soit à des types de coureurs (les grimpeurs, les descendeurs, etc...) Philippe Bordas évoque ce sport pas comme les autres.

Un sport quasi-métaphysique, avec ses célèbres épreuves où la douleur, l'héroïsme, le don et le dépassement de soi ont forgé une mythologie moderne, avec ses demi-dieux, ses aèdes, ses chansons de geste, ses plus ou moins très riches heures.



L'évolution d'un sport, aussi.

De héros de légende, les coureurs sont devenus des « hommes-machines », gouvernés par les techno-sciences, des êtres de moins en moins humains adeptes de la chimie plus ou moins, (et souvent moins que plus) légale.

Ce spectacle, c'est l'histoire d'une double rencontre.

Jacques Vincey, dont l'actualité est on ne peut plus chargée (il vient de mettre en scène **La fin du courage**, avec Isabelle Adajani, Laure Calamy, Isabelle Carré, Emmanuelle Béart, Sophie Guillemenin, Lubna Azabal et Rose Bursztein au Théâtre de l'Atelier), Jacques Vincey a eu comme élève Léo Gaudy.

Adeptes lui aussi du vélo, il a écouté un podcast sur France Culture, dans lequel Philippe Bordas abordait cette métaphysique du vélo.

Le spectacle n'allait donc pas tarder à naître.

Léo Gardy et les mots de Philippe Bordas.

Une performance physique. Pédaler, accélérer, se mettre en danseuse, se pencher en avant sur le « vélo », le comédien va donner de sa personne.

Le cœur connaîtra des pointes à 189 battements/minutes, la sueur perle très rapidement, les muscles sont mis à rude épreuve.

Les endorphines, la dopamine et l'adrénaline sont là !

Sans oublier le Verbe !

Léo Gardy nous le dit, ce Verbe, tout en « roulant ».

En passant les mots de Bordas au gueuloir, nous comprenons que l'écriture, son rythme, ses fulgurances relèvent complètement de ce sport.

Les mots évoquent la route qui défile inexorablement, les changements de plateaux, les accélérations, les coups de freins ou les embardées.

Ces Forcenés, nous faisons leur connaissance également grâce à un très important travail du vidéaste Othello Vilgard. Nous retrouverons les Anquetil, Coppi, Geminiani, De Vlaemynck, Ocana, Hinault et consorts, nous les verrons pédaler derrière Léo Gardy, nous descendrons avec eux à toute allure, nous les accompagnerons sur les routes du Tour ou du Paris-Roubaix.

Les images d'archives côtoient de très belles séquences créées pour l'occasion.

Le son revêt également une importance capitale.

Le micro placé sur le roue de contrepoids du home-trainer délivre un chuintement à la fois lancinant et un peu inquiétant. Comme c'est bien vu ! (Et bien entendu...)

Alexandre Meyer a composé une musique adaptée au caractère unique de ce sport : un loop très court, une boucle échantillonnée nous rappelle le caractère obsédant de la course cycliste.

Je suis sorti du spectacle en ayant le troublant sentiment d'être vraiment entré dans ce monde du cyclisme professionnel, d'en avoir abordé des facettes essentielles, tout en ayant assisté à un spectacle intense et maîtrisé de bout en bout.

L'art au service du sport, et réciproquement.

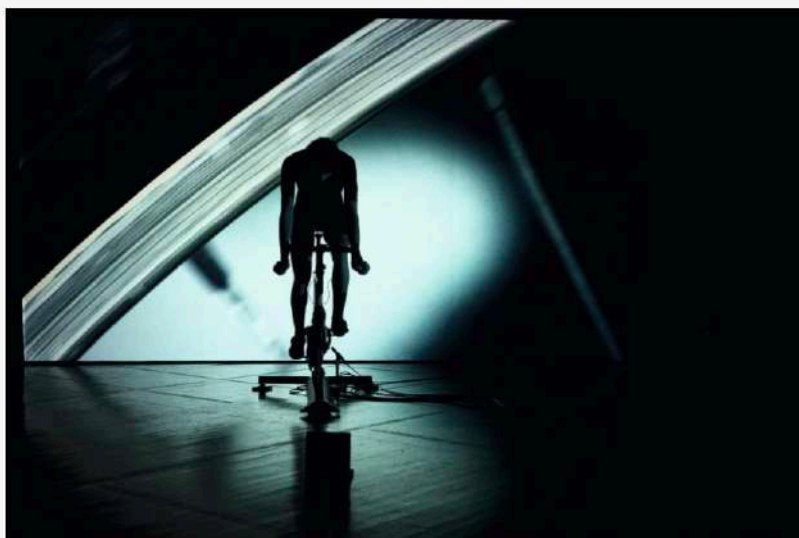
Et puis comme une envie irrésistible d'aller lire sans plus attendre le livre de Bordas.

Ne manquez pas vous aussi d'aller faire plus ample connaissance avec ces Forcenés du vélo. Et du théâtre.

Un spectacle unique et magistral à la fois.

« Au théâtre, Léo Gardy joue seul en selle des textes tirés de « Forcenés » »  
Pierre Callewaert, 11/02/2026

### Au théâtre, Léo Gardy joue seul en selle des textes tirés de « Forcenés »



Sur scène, le comédien pédale sans interruption, empruntant les signatures corporelles de ces « Forcenés ». (Christophe Raynaud de Lage)

**OFFRE "SAISON 2026"**  
Abonnez-vous 1 an  
+ offert : le Guide de la Saison 2026  
**39€ / 1 an** au lieu de 74,20€

L'acteur Léo Gardy joue seul en selle des textes tirés de « Forcenés », éloges d'un cyclisme mythologique de l'écrivain Philippe Bordas.

**Pierre Callewaert**  
publié le 11 février 2026 à 09h24

Cheveu noir mouillé, Léo Gardy évoque Amandine Fouquenot, déçu de sa 5e place aux Championnats du monde de cyclo-cross. Sur scène, il vient de pédaler plus d'une heure dans l'ombre, sur vélo fixe, cuisseaux lisses, bras fins, devant des archives projetées sur écran. Son jeu et sa silhouette de grimpeur cintrés dans une combinaison couleur choucas des montagnes.

« Au théâtre, Léo Gardy joue seul en selle des textes tirés de « Forcenés » »  
Pierre Callewaert, 11/02/2026

---

Le noir, signature de l'auteur, Philippe Bordas. À propos de son *Forcenés* (2008), bestiaire mythologique d'un « cyclisme décédé », des anciens de la rubrique cyclisme de *L'Équipe* disaient : « Rien à dire, le plus beau livre jamais écrit sur le vélo. » Ils avaient accueilli le reporter dans leur caste de routiers suiveurs. Puis Bordas avait quitté le journal.

**Les pulsations du coeur grimpent ou dévalent selon la cadence**

Devenu écrivain, il avait peuplé ses écrits de ses fantômes magnifiques, de maillots de laine, de peignes en corne et de boyaux de soie gonflés à 12 bars. Un cyclisme qu'il inhuma à sa façon. Hinault et Fignon portaient le cercueil, l'argent et l'EPO tenaient lieu de linceul.

Un compteur démesuré livre au public les vibrations intimes de l'homme en selle. Les pulsations de son coeur grimpent ou dévalent selon la cadence et le relief des phrases sans gras. Gardy est puissant pour Anquetil, courbé pour Coppi, vélocité pour Gaul, aéronautique pour Aimar. Sans singer l'inimitable, l'acteur a suggéré lui-même les infimes signatures corporelles de ces ombres inconnues à son âge.

Son corps élastique ni son coup de pédale ne trompent. Il descend de vélo avec aux muscles les tensions de coursier qu'il a ressenties plus jeune, alors espoir de niveau national. Le bac et une péritonite avaient eu raison de ses aspirations : « Si j'avais pu choisir, j'aurais préféré être coureur plutôt qu'acteur. »

Privé de courses, il a trouvé dans *Forcenés* le texte sur le cyclisme qu'il voulait donner au théâtre. Philippe Bordas est devenu « un tonton à qui [il] parle toutes les semaines ». Le comédien lui a emprunté la rythmique qui a vertébré son écriture, la soul de James Brown ou les solos de Keith Richards.

Sur le cyclisme mort et enterré, Gardy lui a dit : « Et Schleck ? T'aurais pas aimé écrire sur Andy Schleck ? Écris une suite, un *Forcenés 2* ! » Parfois, les deux roulent ensemble. Léo a gardé son vélo lourd d'espoir. Pour aller plus vite, il envisage un S-Works SL8, une machine hors du temps et hors de prix, un vélo de forcené.

[Tous les articles issus du Magazine L'Équipe](#) →

« *Forcenés* », de Philippe Bordas, mise en scène de Jacques Vincey, avec Léo Gardy. Du 18 au 28 février, à 20 heures. Théâtre de la Concorde, 1 avenue Gabriel, Paris (VIIIe).

**« Forcenés : dévorer la route et la vie, un seul-en-scène-intense »  
Marie-Hélène Guérin, 16/02/2026**



**Forcenés : dévorer la route et la vie, un seul-en-scène intense**

16 février 2026 / 0 Commentaires / dans Critiques, Seul(e) en scène, Théâtre contemporain / par Marie-Hélène Guérin

Forcenés, c'est d'abord une aventure de rencontres. Jacques Vincey donnait un stage au Théâtre 14, auquel participait Léo Gardy. Le lendemain, son attention est retenue par un entretien avec Philippe Bordas sur France Culture, qui évoque son ouvrage Forcenés, célébrant le cyclisme et ses « héros ». Coup de coeur partagé de Jacques et Léo pour ce texte, qui parle à leur tête, leur coeur et leurs jambes d'artistes et d'amoureux du vélo.

Ces petites chroniques, toutes en écritures brèves, en vifs portraits, Jacques Vincey va les adapter, les lier pour en composer un tout fluide, alternant longues courbes et sprints nerveux.

La scénographie de Caty Olive, qui signe aussi les élégantes lumières, est nette, dépouillée, laissant toute la place à la langue très littéraire, d'un vocabulaire sophistiqué, riche, précis et expressif, une langue un peu dandy, rapide, jazzy, et à l'incarnation, physique, tendue, de Léo Gardy.

En fond de salle, un grand écran portera images d'archives, gros plans – rayons et pignons, presque abstraits, évoquant le futurisme italien, ou paysages défilant à la vitesse d'une course cycliste (création vidéos de Othello Vilgard). Au sol un petit écran-témoin égrènera rythme cardiaque, vitesse, kilomètres parcourus : Loé Gardy joint le geste à la parole. On apprécie la création sonore d'Alexandre Meyer particulièrement soignée, étoffée et évocatrice – roulements et cliquettements, bruits de nature ou de mécanique, souffle du vent, vivats des spectateurs, musiques souples ou crissantes -, qui plonge le public dans le « patrimoine sonore du cycliste » et aiguise ses sensations.

Perché sur un home trainer de pointe, Léo Gardy, voix grave, débit linéaire, corps et visage très fins, dos courbé sur le guidon, va s'emparer de la langue rythmée de Philippe Bordas, et donner chair à la passion de l'auteur pour le vélo et les « forcenés » qui ont nourri le mythe du cyclisme.

Jacques Anquetil, « magnétique et farouche », René Pottier, René Vietto, Gino Bartali, Coppi « d'une nonchalance féroce », Charlie Gaul « castrat nerveux sustenté aux amphèt' », Robic, Luis Ocaña, Lucien Aymard, Roger de Vlaeminck...

Des noms connus ou moins connus, une litanie de fous flamboyants, dopés aux mêmes substances que les chevaux de course, enivrés de liberté, qui prenaient revanche sur la misère souvent – la revanche des pauvres sur l'âpre terre paysanne, sur l'usine, sur le cheval, sur la voiture, et lançaient leur vie sur des routes qu'ils grimpaient avec fureur, qu'ils dévalaient avec frénésie, qu'ils avalaient avec des ailes dans le dos.

« Le cyclisme n'est pas un sport, c'est un genre.  
Les genres comme les civilisations déclinent et meurent.  
L'épopée versifiée a disparu. Le cyclisme est mort »

Dans le XXe finissant, Hinault n'est plus seulement un vainqueur c'est un gagneur, et de trop d'artifices, trop de stratégie, le « cycliste sauvage » est mort. Les dopés contemporains ne transpirent plus, lunettes sombres et oreillettes les séparent de leur environnement, le cycliste devient un homme-machine dont on aperçoit l'étrange silhouette dans l'ombre fusionnée de l'acteur et son home-trainer futuriste.

*Forcenés*, c'est un cri d'amour pour les poètes et les insensés et contre le règne de la technologie, c'est un hommage au cyclisme du temps de la folie, du temps de la fougue et de la voracité, de la grâce fiévreuse.

Portraits, paysages, exaltations et regrets, drogues et exploits défilent ici comme la route sous les roues des coureurs. Dos parallèle au sol, jambes toujours en mouvement, le débit qui s'accélère, le souffle qui se raccourcit, le comédien passe les vitesses, se met en danseuse, prend une gorgée d'eau, essuie sa sueur. Il dévore les kilomètres. On est suspendu à son rythme, à ses mots. Analyse sociologique, brève histoire d'un cyclisme qui n'existe plus, *Forcenés* est par-dessus tout une déclaration de passion, un grand geste d'amour poétique et sans concession, et une remarquable performance, physique et mentale, de Léo Gardy, impressionnant d'engagement, de précision, d'intensité.

Marie-Hélène Guérin



« Forcenés - Léo Gardy, seul en scène, dévore le siècle du cyclisme »  
David Rofé-Sarfati, 18/02/2026

---



Théâtre de la Concorde jusqu'au 28 février.

Sur scène, il est seul. Et pourtant ils sont des dizaines à traverser le plateau. Dans Forcenés, mis en scène par Jacques Vincey d'après le texte de Philippe Bordas, Léo Gardy transforme le cyclisme en fresque humaine et politique — avec une rigueur et une présence qui ne lâchent jamais la pente.



**Un seul homme, des dizaines de voix**

Champions cabossés, héros populaires, anonymes accrochés à leur guidon comme à une promesse d'ascension sociale — ils traversent tous le plateau, convoqués par un comédien unique. Léo Gardy est l'unique moteur de ce spectacle, et il en est aussi le coureur de fond : il ne lâche jamais, ne faiblit pas, porte le texte de Bordas avec une endurance qui force le respect.



## « Forcenés - Léo Gardy, seul en scène, dévore le siècle du cyclisme » David Rofé-Sarfati, 18/02/2026

---

Ce qui frappe d'emblée, c'est l'engagement physique. Léo Gardy ne joue pas le cyclisme : il le traverse. La scène se transforme en col, en langue de bitume, en virages dangereux. Il y a là une performance d'endurance autant qu'un travail d'orfèvre. Lui qui fut récemment [un formidable Platonov](#) déploie ici une rigueur et une précision impressionnantes — au service d'un texte qui l'exige entier.

### **Le vélo, machine à raconter le XXe siècle**

Au-delà de la prouesse physique, c'est la curiosité qui irrigue le spectacle. Une curiosité vers l'histoire du cyclisme comme miroir de la société. Le vélo devient une machine à raconter. L'histoire sportive se mue en histoire politique, économique, culturelle. Elle parle de dopage comme symptôme d'une société obsédée par le résultat, par une médiatisation bon marché d'idoles désormais éphémères.

#### **La mise en scène de Jacques Vincey : l'espace comme piste**

Jacques Vincey signe une mise en scène sobre et précise, qui fait confiance au texte et au comédien sans chercher à les encombrer. La scénographie de [Caty Olive](#) et les lumières transforment le plateau en espace de course — ouvert, tendu, habité d'une lumière qui sait se faire bitume ou brouillard de montagne selon les instants.

La musique d'[Alexandre Meyer](#) et la vidéo d'[Othello Vilgard](#) complètent l'ensemble sans jamais prendre le dessus : tout ici sert le verbe de [Bordas](#), porté par un Léo Gardy saisissante.

#### **En bref**

Forcenés est un spectacle rare. Ce seul en scène est exigeant et populaire à la fois, physique et littéraire, intime et épique. Il rappelle la force du théâtre, qui peut faire d'un guidon une fenêtre sur l'histoire du monde.

*À voir, sans hésiter, pour les amateurs de cyclisme comme pour ceux qui ne savent pas encore qu'ils le sont.*

*Forcenés, texte Philippe Bordas,  
adaptation et mise en scène Jacques  
Vincey, au Théâtre de La Concorde.*



***Forcenés***, texte **Philippe Bordas**, adaptation et mise en scène **Jacques Vincey**, scénographie et lumières **Gaty Olive**, musique **Alexandre Meyer**, photo et vidéo **Othello Vilgard**, avec **Léo Gardy**.

Le cyclisme est un **genre**, pas un sport, le slogan s'affiche sur l'écran derrière un homme penché sur un home trainer. Comme l'épopée ou la chanson de geste, il a une histoire et donc une fin. Le cyclisme en tant que genre est écrit par Philippe Bordas, qui collabora à l'Equipe, joué par Léo Gardy au physique de grimpeur, mis en scène par Jacques Vincey qui doit sans doute être un pratiquant assidu de la petite reine.

Car le vélo requiert une pratique pour en mesurer la jouissance dans l'effort et la sensation de liberté et donc pour le magnifier. En ce sens, le dispositif scénique choisi carbure à plein régime. Au centre, Léo Gardy fait corps avec sa machine tout en déclamant, tel l'aède qui aurait troqué sa lyre pour ce drôle d'engin, les exploits des héros du Galibier, du Ventoux et des pavés du Nord. Un monde de froid, de pluie, de boue ou de sécheresse, d'oxygène raréfié que bravait jusqu'aux années cinquante le forçat de la route, pneus autour du cou, sans casque, sans barre vitaminée ni boisson isotonique, sans oreillette.

Le vélo du fait de sa position assise permet d'exploser les efforts cardiaques, un prompteur à cour dévoile les pulsations du coureur tout au long du spectacle. Les héros d'hier s'en moquaient, allant au-delà de toute douleur, se mettant en danger de façon insensée quand ils étaient portés par la gagne et l'exploit inédit.

Le livre de Philippe Bordas fait la part belle non pas aux calculateurs malins qui gèrent les victoires comme des médailles mais, on l'aura compris, aux dynamiteurs de la pédale, à ceux que les éléments déchainés et les hauteurs inhabitées transcendaient. Il parle aussi des résiliants, de ceux qui n'abdiquent pas, même quand tout se dresse contre eux. Il a une pensée pour les artistes malheureux comme Luiz Ocaña ou Marco Pantani, les plus heureux comme « Trompe-la-mort » ou « Tête de cuir », autrement dit Jean Robic gagnant du Tour 1947. Cette année-là « le roi René » Vietto à qui la victoire était promise, fut victime d'une infection à l'orteil et les « campioni » Fausto Coppi et Gino Bartali n'étaient pas là..

Léo Gardy s'identifie au style de chaque coureur autant qu'il dit le texte de Philippe Bordas. Il donne un cours sur le style coulé d'Anquetil, faisant corps avec la machine. Un grand écran illustre le théâtre des exploits du même Anquetil enchaînant les victoires sur Dauphiné Libéré et Bordeaux-Paris sans repos, en juin 1965. Les images d'archives montrent le combat avec « Poupou », le chéri du public dans les Alpes puis la folle équipée de Paris-Bordeaux (course mythique, aujourd'hui, disparue, départ de Bordeaux à 2h du matin, 14h sur le vélo dont une partie derrière un dervy. Léo Gardy-Anquetil est à deux doigts d'abandonner quelque part vers Poitiers dans la nuit froide, il se relève avant que son manager Raphaël Geminiani l'enjoigne à continuer, il reprend le guidon.

Bon ! Philippe Bordas est un peu injuste dans sa sélection de coureurs, gardant les plus audacieux pour qui le panache vaut autant que la victoire, les plus éprouvés au mal, issus de milieux populaires pour qui le vélo était un moyen de s'en sortir. Pas un mot pour Eddy Merckx alors que Roger de Vlaeminck est honoré. Il ne supporte pas les visages inexpressifs des vainqueurs d'aujourd'hui, mettant en cause un dopage sophistiqué et l'argent-roi. Jacques Anquetil a pourtant assumé s'être dopé, une pratique culturelle depuis les origines dans un des sports les plus durs. Bon, mais *Forcenés* est un beau livre et la performance de Léo Gardy vaut la peine de s'asseoir une heure dans un fauteuil pour titiller les cimes et applaudir l'épopée des derniers héros aussi glorieux que pacifiques.

Louis Juzot

Jusqu'au 28 février, 20h (relâches dimanche et lundi), **Théâtre de la Concorde, Jardin des Champs-Élysées**, 1 avenue Gabriel, 75008, Paris, [theatredelaconcorde.com](http://theatredelaconcorde.com)

## L'ours au théâtre en 2026 : Forcenés, par André Robert

By LOURS 19 février 2026

162 0



*Forcenés*, d'après Philippe Bordas, vu au théâtre de La Concorde, le 17 février 2026.

Nous avons déjà vu des acteurs sur des vélos au théâtre, Samy Frey jadis pour un exercice de souvenirs qui n'avait rien à voir avec le sport cycliste, plus récemment Stéphane Olivié Bisson incarnant le champion normand dans *Anquetil tout seul*, d'après Paul Fournel. Avec Léo Gardy, mis en scène par l'excellent Jacques Vincey (dernièrement *Wonnangatta*), nous avons affaire à un véritable cycliste-acteur qui se livre en direct à une performance sportive, tout en disant des fragments du beau texte de Philippe Bordas, *Forcenés* (Gallimard, Folio, 2013). Un grand écran derrière lui faisant défiler des images des héros de la route, non banales mais joliment élaborées, installé sur un home-trainer (dont les niveaux variables de sollicitation physique sont affichés sur un autre poste), Léo Gardy est tour à tour Anquetil (à tout seigneur tout honneur), Bartali, Coppi, Gaul, Aimar, les frères de Vlaeminck, Hinault... Le Tour de France bien sûr, Bordeaux-Paris, aujourd'hui supprimé, Paris-Roubaix, et d'autres routes de souffrance, où se confronter à un improbable absolu, sont au rendez-vous.

Le style épique de Philippe Bordas est remarquablement rendu sensible sur la scène, par exemple lorsqu'est évoqué l'exploit de Bordeaux-Paris 1965 : « Cinq kilos perdus, peut-être plus, l'ovation immense du Parc des Princes et Janine immobile. Anquetil au sang de reptile s'effondre en larmes pour la première fois ». L'auteur, servi par l'adaptation et la mise en scène de J. Vincey, l'interprétation de L. Gardy et la musique d'Alexandre Meyer, hisse les cyclistes au rang de personnages homériques, forcenés plutôt que forçats (comme ils ont souvent été baptisés), c'est-à-dire engagés de tout leur corps (fût-ce au prix du dopage) leur cœur (littéralement parlant) et leurs muscles dans une lutte contre des dieux invisibles et parfois contraires, construisant – sans même le vouloir – une mythologie désormais reléguée dans le passé. Car Philippe Bordas et le spectacle tiré de son récit soutiennent aussi la thèse que « le cyclisme est mort » (cette phrase s'affiche sur l'écran, parmi d'autres) quand le profit démesuré et la techno-science s'en sont emparés, il y a déjà quelques décennies, transformant des hommes, en proie à tous les maux et sentiments humains des *Iliade* et des *Odyssée*, en hommes-machines, trans-humains isolés par les oreillettes, augmentés par des procédés physico-chimiques inédits, relevant plus de la SF que de la légende d'Homère. Un moment d'émotion et de réflexion à ne pas manquer, pour tous les publics, au-delà du seul amour de la geste cycliste.

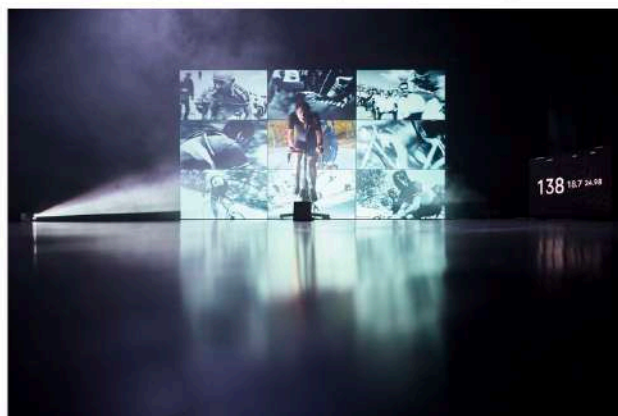
Durée : 1h15. Du 18 au 28 février, à 20 h.

« Forcenés. Le Cyclisme, entre dépassement de soi et revanche sur la vie »  
Sarah Franck, 19/02/2026

THÉÂTRE  
**FORCENÉS. LE CYCLISME, ENTRE DÉPASSEMENT  
DE SOI ET REVANCHE SUR LA VIE.**

19 FÉVRIER 2026

Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog



Phot. © Christophe Raynaud de Lage

***Qu'est-ce qui fait courir, au-delà de leurs forces et jusqu'à l'épuisement, ces athlètes du vélo que des gens attendent de longues heures sur le bord des routes pour les voir passer en une fraction de seconde ? Entre mythologie et épopée, dans une langue qui dit l'effort et son rythme, un jeune comédien se lance, sous la direction de Jacques Vincey, dans une performance qui emprunte à Philippe Bordas son rythme échevelé et ses éclairs poétiques.***

À l'entrée du public, il est déjà en scène, seul sur un vélo d'entraînement. Nous, le public, serons ces spectateurs massés le long des routes, témoins de ces exploits qui subliment l'effort et lui donnent la dimension de l'épopée.

Un écran, en fond de scène, projette des images qui décollent l'univers du cyclisme de la manière dont on le regarde habituellement. Gros plans d'engrenages du plateau, détail de chaînes à l'arrêt et en mouvement, plus tard rayons des roues : le vélo apparaît détaché de l'approche quotidienne qu'on en a. Une abstraction, une œuvre d'art cinématique qui serait en mouvement, et une récurrence : le film, avec la présence à l'écran de cyclistes célèbres et les gros plans sur l'effort, scrutés par des millions de personnes dans les reportages télévisés qui accompagnent les courses.

Le jeune homme filiforme qui se tient face au public sur le vélo d'entraînement restera en partie dans une semi-obscurité. Son ombre portée, dans le faisceau des projecteurs, démultipliera son personnage sur les parois du théâtre. Nous ne sommes pas dans la réalité mais dans l'exploration d'un mythe.

**Au point de départ, une rencontre**

Le projet naît du travail de Jacques Vincey avec de jeunes comédiens. Parmi eux, Léo Gardy, qui a envisagé une carrière de cycliste de haut niveau à laquelle il a dû renoncer pour raisons de santé. Une passion qu'il a conservée au cœur et qui le relie à Philippe Bordas, qui se destinait au cyclisme avant de devenir chroniqueur sportif à *L'Équipe*.

C'est dans la rencontre du livre de Philippe Bordas, *Forcenés*, publié en 2008, composé de chroniques fragmentaires dans lesquelles se reconnaît cette poétique passionnée si particulière des journalistes de *L'Équipe*, et dans l'expérience propre du jeune comédien, avec sa ferveur cycliste maintenue intacte, que Jacques Vincey puisera les éléments de son adaptation.

## « Forcenés. Le Cyclisme, entre dépassement de soi et revanche sur la vie » Sarah Franck, 19/02/2026

---

### **Un spectacle du presque rien qui dit tout**

Léo Gardy ne quittera pas son pédalier de toute la durée du spectacle – une heure trente, ce qui n'est pas rien –, maintenant inlassablement la pression sur les pédales entraînant les plateaux qui tournent et tournent et tournent encore à des rythmes sans cesse changeants selon la nature du terrain réinventé et de l'effort à fournir.

Tantôt la tête au niveau du guidon quand il évoque Jacques Anquetil, tantôt dressé sur ses pédales, le corps décollé de la selle pour une ascension de montagne difficile, tantôt en recherche de vitesse, couché sur le vélo dans une descente acrobatique quand Lucien Aymar se lance à une vitesse vertigineuse sur les pentes, il fait corps avec le texte. Le souffle accompagne le mouvement. Précipité, court et intense quand il est à la peine, plus continu lorsque l'effort est dans la durée, il laisse voir toutes les nuances d'un corps engagé tout entier dans une épreuve au long cours où la lutte contre soi-même et le dépassement permanent de ses capacités sont les règles absolues.

### **Une création vidéo qui flirte avec l'onirique**

Derrière le coureur, la vidéo déroule son flot d'images, tantôt documentaires et tantôt décalées. Une imagerie mentale, qui s'écarte de la représentation de la « réalité ».

On identifie le « maître » Jacques Anquetil, avec son visage en gros plan, en action avec la mécanique impeccable de sa course et le développement souple, presque uniforme, qu'il lui impose, ou en vainqueur sur la ligne d'arrivée au Parc des Princes. On voit passer René Pottier avec son bonnet blanc de pâtissier, considéré comme le premier « roi de la montagne », Gino Bartali, vainqueur du Tour d'Italie en 1936-1937, « Juste » qui entrera dans la Résistance durant la guerre avant de reprendre sa carrière et de gagner le Tour de France en 1948. On évoque le légendaire Fausto Coppi, adversaire de Bartali, en même temps que l'évolution de l'approche du cyclisme – diététique, lutte contre le dopage, évolutions techniques de l'outil vélo – et le « Pirate » Marco Pantani, grimpeur hors pair mais pris dans des affaires de dopage à maintes reprises.

Ces images apparaissent derrière le coureur sur scène, introduisant un dialogue entre le document d'archive et l'acteur qui fait revivre leurs gestuelles propres. Endurance, effort, ivresse de la victoire acquièrent une réalité concrète par la présence et le jeu du comédien.

Parfois mixées avec d'autres images, telle cette évocation de la course de l'homme en compétition avec le galop du cheval qu'il cherche à dépasser, l'image se fait discours. Les gros plans de visage ou une bande de route qu'on suit obstinément des yeux pour « dévorer » les kilomètres s'ajoutent au flouté créé sur les images par la rapidité des passages de coureurs ou à l'accent mis sur un détail de l'équipement qui dit le mouvement. Ces légendes, ces records, ces épopées sont dans la tête du personnage qui les fait défiler à mesure qu'il poursuit sa folle équipée.

## « Forcenés. Le Cyclisme, entre dépassement de soi et revanche sur la vie » Sarah Franck, 19/02/2026

---

### **Au rythme d'une langue**

Ce mouvement, il est aussi effet de langue. Une logorrhée lyrique, une langue heurtée, en fragments, que le comédien accompagne comme un rythme de course, une respiration qui oscille de la régularité d'un effort continu au dérèglement produit à certains moments par l'effort. Une parole comme une succession de souffles que viennent rejoindre les battements de cœur, le bruit du vent, des pneus sur l'asphalte, des roulements des engrenages.

Cette langue déploie le vocabulaire du mythe. On est dans *l'Odyssée* d'Homère mais « les héros ne portent plus de cape mais des maillots trempés » et la voix off qu'on imagine être celle de l'auteur abonde en superlatifs comme en images poétiques en même temps qu'elle évoque ces coureurs le plus souvent d'origine modeste, partis de rien et grimés au sommet de l'Olympe.

### **Au-delà des limites**

Philippe Bordas interroge ce « plus qu'humain » qui anime ceux que Michel Audiard a qualifiés d'« aristos du populo ». Revanche sur une vie sans relief qui leur était destinée ? Il prend le cas d'Anquetil et de son goût du luxe et des belles voitures. Ou pulsion incoercible qui les mène à vouloir toujours plus, à chercher à se dépasser en permanence, à être « autres », au-dessus du commun des mortels ?

Il y a dans cet au-delà de la fatigue, dans cet au-delà de soi, de manière consciencieuse ou pas, une volonté prométhéenne de se dépasser, de se rapprocher, voire de s'égaliser à Dieu. Sans doute est-ce ce que retiennent ces passionnés qui campent des nuits entières pour être à la « bonne » place pour voir monter les coureurs sur la route d'un col escarpé. Sans doute aussi est-ce ce qui meut ces adeptes des sports extrêmes – ultra-trail, ultracyclisme, ascensions périlleuses en solitaire... – à la recherche de l'intensité pure, d'un absolu de la sensation qui fait abstraction de la normalité du monde.

Mais il y a quelque chose de pourri dans le royaume du Danemark et le cyclisme n'est plus aujourd'hui un « sport » mais un enjeu, vitupère Philippe Bordas. Pour les politiques qui s'y exposent. Dans des luttes stratégiques, oreilles vissées sur la tête. Avec l'apport des technosciences et la culture de « l'homme-machine » qui produit des « corps médians ». Exit, après Bernard Hinault, les « coureurs véritables ». Exit « l'émotion esthétique de la vitesse dans le soleil et la lumière » décrite par Alfred Jarry, scande Philippe Bordas qui dresse un portrait posthume.

L'auteur dit de son livre qu'il est le « testament amoureux d'un garçon qui n'est plus jeune et qui n'a pas pu être champion cycliste ». Léo Jardy, par son engagement physique, lui en propose, en miroir, une transposition réinventée dont la représentation laisse le spectateur hors d'haleine.

# A2S, Paris

Art, Société, Science : quoi de neuf à Paris ?

## **Forcenés.**

**Texte : Philippe Bordas. Adaptation et mise en scène : Jacques Vincey. Jeu : Léo Gardy. Vidéo : Othello Vilgard. Scénographie et lumières : Caty Olive. Musique et sons : Alexandre Meyer. Durée : 1h15.**

Affirmant un désir de glorifier « la dimension mythique » de grands coureurs cyclistes et, plus particulièrement, de ceux qui « flirtent avec les limites de ce qui est humainement possible, là où l'exploit devient une traversée intérieure », cette très étonnante et spectaculaire pièce de théâtre est l'adaptation, par un metteur en scène, Jacques Vincey, d'un livre de Philippe Bordas, *Forcenés* (2008). Dans ce livre écrit d'une façon lyrique et plutôt « littéraire », l'auteur rend hommage à des champions cyclistes qu'il qualifie de forcenés.

Sur le plateau du théâtre, un comédien, Léo Gardy, seul en scène, dit le texte de la pièce tout en pédalant pendant tout le spectacle (à l'exception de quelques rares et courtes pauses), sur un vélo d'appartement, tout noir comme le costume que porte Gardy.

Et l'on ne peut que saluer l'impressionnante performance à la fois artistique et athlétique de ce jeune acteur, qui, nous dit-on, avait d'abord envisagé une carrière de cycliste professionnel avant d'y renoncer pour raisons de santé.

Le texte dit par Gardy évoque tout à la fois, par exemple, les chutes de vélo, le dopage ou les crevaisons, mais aussi et surtout quelques figures majeures de l'histoire du cyclisme professionnel, par exemple les grimpeurs René Pottier (1879-1907) et René Vietto (1914-1988) ou le descendeur Lucien Aimar (né en 1941), qui, affirme-t-on, roula sur son vélo à plus de 140 km/h.

Le premier cycliste évoqué au cours du spectacle, et longuement, est un autre champion français, Jacques Anquetil (1934-1987), dont la pièce salue tout particulièrement le « doublé » de 1965 quand Anquetil prit le départ de la course Bordeaux-Paris - soit quelque 650 km à parcourir d'une seule traite ! - seulement huit heures après l'arrivée de la dernière étape d'une autre course éprouvante, le *Dauphiné libéré*.

Derrière Gardy, un grand écran diffuse, en continu, principalement des images photographiques ou cinématographiques d'archives, tandis que, sur le côté de la scène, un petit écran affiche, également en continu, l'évolution de la fréquence cardiaque du comédien, la vitesse à laquelle il pédale (il fait parfois des pointes à plus de 30 km/h) et la distance parcourue (soit plus de 25 km à la fin de la pièce).

Le spectacle bénéficie d'une remarquable bande sonore composée par Alexandre Meyer, qui, en 2016, a reçu le Prix du meilleur compositeur de musique de scène décerné par le Syndicat français de la critique de théâtre, de danse et de musique.

**L'AUTEUR.** Philippe Bordas (né en 1961) a été chroniqueur au quotidien sportif parisien *L'Équipe*, avant une carrière de photographe. Pour son livre-photo *L'Afrique à poings nus* (2004), il a reçu le Prix Nadar, décerné sous le parrainage du ministère français de la Culture. Au total, Bordas est l'auteur d'une dizaine de livres, dont plusieurs romans.

**L'ADAPTATEUR ET METTEUR EN SCÈNE.** Jacques Vincey (né en 1960), également comédien et professeur de théâtre, a été formé au Conservatoire à rayonnement régional de Grenoble. Il a mis en scène à ce jour une vingtaine de spectacles.

**L'INTERPRÈTE.** Léo Gardy (né en 1994) a été formé à l'École Kourtrajmé, centre français de formation à l'audiovisuel.



#### Au Théâtre de la Concorde, un acteur-cycliste dans une ode aux forçats de la route

Sur l'écran, ce sont d'abord des images de pignons, de rouages mystérieux ou d'une chaîne de vélo dans une collection de bruits, cliquetis de dérailleur et crissements sur gravillons, plongeant au cœur d'un monde ésotérique : le cyclisme, qui ne serait « pas un sport, mais un genre ». Le vélo, ici, est fixe, sorte de home trainer, relié à un petit écran affichant une série de chiffres mystérieux, dont le rythme cardiaque de celui qui pédale. En combinaison de grimpeur, le comédien et cycliste Léo Gardy est prêt pour atteindre des sommets. Visage mince, silhouette fine, allure de grimpeur, cheveux plaqués, son image se fond dans celles des héros d'un autre temps défilant derrière lui, tout d'abord dans un profond noir et blanc rappelant les photos des anciennes revues de sports puis glissant vers celles, colorées, des années plus récentes. La cadence du pédalier imprime le rythme des images et de l'environnement sonore, la sensation est physique avant tout. Le texte de Philippe Bordas, lui, magnifie ces aventuriers de l'extrême, les figures légendaires d'un cyclisme pur élevé au rang d'un art solitaire, aujourd'hui disparu. Anquetil, bien sûr, plane, mais il y a aussi Vieto, Bartali, Coppi, Robic, ce « reliquat de littérature médiévale ».

#### Toujours le dépassement de soi

Dans la lignée de la fine plume Pierre Chany, grand reporter à *L'Equipe*, Philippe Bordas signe des portraits littéraires de ces forçats de la route, comme les nommait Antoine Blondin, en ascension vers le Galibier, dans la descente du Ventoux, ou dans l'enfer du Nord et ses pavés. Il y a celui qui va « plus loin dans cette douleur qu'est le cyclisme », celui qui pédale « en alexandrins », les « grimpeurs qui ne souriaient jamais », l'exploit de Anquetil, encore lui, qui va au bout de l'effort et de l'épuisement, enchaînant un *Dauphiné Libéré* et un Bordeaux-Paris, « une Iliade suivie d'une Odyssée ». Les coups de pédale appuient la liberté du geste et de l'homme, comme ils scandent le rythme haletant du texte de Philippe Bordas et sa fine qualité littéraire, la douleur singulière du cyclisme s'y trouvant ici sublimée. Pour signifier la nuit, la douleur, l'effort, le doute, et encore le panache, la mise en scène de Jacques Vincey conjugue différents éléments parfaitement maîtrisés : la scénographie et les lumières de Caty Olive, la musique de Alexandre Meyer et les photos et vidéos de Othello Vilgard. Ajoutés à la performance de Léo Gardy, l'ensemble, parfaitement construit, compose une partition unique, aux résonances funèbres, à la gloire de ces hommes porteurs de rêve.

Forcenés \* \* \*

« Un des derniers grands mythes de notre temps »  
Jean-Pierre Han, 21/02/2026

## UN DES DERNIERS GRANDS MYTHES DE NOTRE TEMPS

Jean-Pierre Han  
21 février 2026  
in CRITIQUES

**Forcenés de Philippe Bordas. Mise en scène de Jacques Vincey. Théâtre de la Concorde. Jusqu'au 28 février à 20 heures. Tél. : 01 71 27 97 17. theatredelaconcorde.paris**



Bouche ouverte en recherche d'oxygène, visage grimaçant sous l'effort, pédalant sur la bande blanche d'une route anonyme qui défile, regard fixé vers le lointain, c'est le comédien Léo Gardy, sur un home trainer et qui, une heure trente durant – le temps du spectacle – va, sueur au front, pédaler à la poursuite d'on ne sait quel objectif. Peut-être celui de raviver la mémoire de ceux qu'Albert Londres appelait « les forçats de la route » – que Philippe Bordas nomme son côté les *Forcenés*, une histoire que tout le monde possède peu ou prou au fond de sa mémoire même si on n'est pas forcément des adeptes du sport cycliste ; ce sont des époques qui resurgissent soudainement, un peu comme les « Je me souviens » de Georges Perec que se remémorait donc à la fin des années 1980 Sami Frey lui aussi juché sur son vélo qui n'était pas de course celui-là...

Léo Gardy joue-t-il vraiment ? Même s'il surjoue l'effort, sans doute y a-t-il tout de même une vraie pénibilité à œuvrer ainsi, sur le plat ou en côte, comme pourraient le suggérer les images qui défilent, avec ses figures cyclistes quasiment mythiques, projetées sur un grand écran derrière lui. Les vidéos d'Othello Vilgard sont superbes et alors que les ombres géantes des héros (l'espace habilement aménagé et les lumières sont signés Caty Olive) donnent à l'ensemble une allure quasi fantasmagorique.

Pour améliorer son aérodynamisme, le comédien-athlète se recroqueville pour ne devenir qu'une masse compacte d'où surgissent les mots de Philippe Bordas, grand spécialiste de l'épopée des « forcenés » des temps modernes ouverte avec la figure d'Anquetil, sorte de félin ne faisant qu'un avec sa machine, ne déviant pas d'un pouce de sa trajectoire. La langue de l'auteur se fait chant et sait s'arrêter dans son envol – on l'en remercie – ne tombant jamais dans l'outrance dont sont d'ordinaire friands les commentateurs sportifs. Car il y a paradoxalement dans ce spectacle une authentique et même pudique retenue. Défilent les images des Gino Bartali, Fausto Coppi, Raymond Poulidor, éternel rival d'Anquetil, Lucien Aimar, Roger de Vlaeminck et tant d'autres qui ont forgé la légende de cette nouvelle *Odyssée* menée à son terme avec pugnacité comme tout bon coureur cycliste qu'il avait rêvé d'être par Léo Gardy.

Initiateur du projet et metteur en scène de l'ensemble, Jacques Vincey a visé juste et contrôlé comme il se doit toute la machinerie, celle des vélos comme celle de la scène visible à l'œil nu pour magnifier l'ensemble et faire le constat que le temps a passé et que, comme inscrit en gros sur l'écran, « le cyclisme est mort »...

## Léo Gardy, roi de la petite reine

Dans « Forcenés », Philippe Bordas, qui en connaît un rayon, jette son dévolu sur des champions cyclistes hors du commun, de l'orgueilleux Jacques Anquetil au roi de Paris-Roubaix Roger de Vlaeminck, en passant par le blaireau Hinault, Charly Gaul ou Fausto Coppi. Pédalant à tout va, l'acteur Léo Gardy éructe leur destin, seul en selle, sous la direction du passeur de bidons Jacques Vincey

Philippe Bordas, avec émotion, parle d'un temps qui n'est plus. Celui du cyclisme comme épopée terrestre. Et sa cohorte de héros légendaires. Il aime tout de Jacques Anquetil, son origine paysanne, sa fidélité à la Normandie, son ascension sociale via ses mollets, son élégance et son panache sans égal quand il accepte le pari que lui propose son nouveau directeur sportif Raphaël Geminiani (lui-même ancien coureur) : enchaîner le *Dauphiné Libéré* (une course à étapes) et Bordeaux-Paris. A 17h, Anquetil en a fini du Dauphiné, un avion l'emmène de l'autre côté de la France et, le soir même, sur le coup d'une heure trente du matin, il prend le départ de la seconde course à Bordeaux pour rejoindre Paris. Plusieurs fois, épuisé, il est au bord de l'abandon, s'obstine par orgueil sans doute et encouragé par son mentor, finalement, il triomphe. Avec cet exploit inégalé, Anquetil retrouve le cœur des Français qui lui préféraient Poupou, Poulidor, l'éternel second.

Tout en pédalant en scène sur sa bicyclette, l'acteur sportif Léo Gardy passe d'un champion à l'autre, autant de destins mis en mots par l'expert Philippe Bordas qui aime les géants de la route. Comme le superstitieux Gino Bartali, « *premier roi de la montagne* », ou le couple que forment Fausto Coppi et son Méphisto, un « *vieux soigneur aveugle à tête de boucher* » qui « *vérifie chaque soir le foie de son Prométhée* ».

Bordas a de la tendresse pour le breton Robic qui « *pédale de travers* », mais incarne « *l'image de la France à la Libération* » et gagne le Tour de France 1947 où Coppi et Barlati « *ne sont pas* » précise Bordas, un poil perfide.

Et puis, c'est au tour de Charly Gaul, grimpeur du Ventoux sans égal ou encore de Louis Ocana « *si grand et ténébreux* » ou de Marco Pantani qui mourra de la cocaïne « *suicidé dans un hôtel de peu* ». Ou encore Lucien Aimar qu'on appelait « *trompe la mort* » à force de le voir chuter. Enfin, Bordas s'attarde longuement sur Roger de Vlaeminck qui, avant de gagner plusieurs fois Paris-Roubaix, avait été « *plombier, imprimeur et manœuvre dans une filature* », puis « *le meilleur coureur des kermesses* » en Belgique. Trois ans après son frère, il passa coureur professionnel, les pavés du Nord attendaient ce « *Keith Richards, avec du mollet* ».

Après avoir découvert *Forcenés*, le livre de Philippe Bordas (disponible en Folio), le metteur en scène Jacques Vincey songeait à en faire un spectacle quand, lors d'un stage, il a rencontré Léo Gardy, jeune acteur et cycliste amateur. Il leur restait à mettre en jambes ensemble ce spectacle qui roule bien et gagne au train le public

***Forcenés* au Théâtre de la Concorde, 20h, jusqu'au 28 février.**

## Le souffle et la sueur

Léo Gardy, seul en selle sur un home-trainer futuriste, incarne les héros oubliés du cyclisme, ces ouvriers du macadam qui, dopés à la fureur et à l'absolu, ont transformé la souffrance en transcendance. Adapté de l'ouvrage de Philippe Bordas, « Forcenés » devient dans la mise en scène de Jacques Vincey une course effrénée contre le temps et la mort.

*« Le cyclisme prend la mesure du monde dans ses excès ; il exige démesure de l'homme, une tension complète qui touche aux organes et au cerveau. C'est le lieu infernal du maximalisme ».*



Forcenés, Philippe Bordas, Jacques Vincey © Christophe Raynaud de Lage

Sur le plateau du Théâtre de la Concorde, Léo Gardy pédale avant même que le public ne s'installe dans la salle. Il pédale pendant toute la durée du spectacle, sans interruption, sans trêve, sans artifice. La performance est réelle. Il y a quelque chose d'un peu fou en ce moment de l'histoire où l'image se consomme en deux secondes, ou le corps ne sert plus qu'à livrer des colis ou à tenir debout dans les transports bondés, il y a quelque chose de presque franchement subversif, presque de révolutionnaire à faire pédaler un homme pendant une heure trente sur une scène de théâtre.

« *Forcenés* », c'est d'abord un texte. Celui de Philippe Bordas, journaliste à *L'Équipe*, qui a un jour décidé que rendre compte d'une course ne lui suffisait plus, que le sport pouvait être le lieu d'une langue, d'une épopée, d'une mythologie contemporaine. Ses chroniques, composées au fil des années sur le Tour de France et ses figures tutélaires, de Coppi à Anquetil, de Merckx à Hinault et Pantani, ne racontent pas des exploits sportifs au sens strictement journalistique du terme. Elles disent le corps dans ses excès absolus, la démesure érigée en seule réponse possible au vide de l'existence, la douleur comme forme ultime et paradoxale de liberté. Bordas écrit comme on pédale dans un col à dix pour cent, les dents serrées, les yeux mi-clos, dans cet état second où la lucidité et l'hallucination se confondent. Sa prose est traversée de références mythologiques, d'échos antiques, qui font de ces coureurs des Sisyphe ou des Prométhée en jersey à pois, mais jamais la culture n'y est une posture. Elle est le seul vocabulaire à la hauteur de ce qu'il voit, de ce qu'il ressent, de ce que ces hommes font subir à leurs corps dans l'indifférence relative de nos sociétés de spectacle. Ce texte-là, on aurait pu le réciter depuis une chaise. On aurait pu l'illustrer de belles images d'archives et se dire que le contrat était rempli. Jacques Vincey a choisi une voie infiniment plus risquée, et infiniment plus juste.

### *Mettre en corps*

Car on ne met pas ce texte en scène au sens habituel du terme. On le met en corps. La différence est capitale. Sur le plateau, Léo Gardy pédale donc. La performance n'est pas métaphorique. Elle n'est pas simulée. Elle n'est pas représentée. Elle est réelle, physiologique, mesurée au gramme près. Le rythme cardiaque de l'acteur, sa puissance, sa vitesse, sa cadence, tout s'affiche en direct sur le petit écran posé au sol, à sa gauche, tandis que le grand écran qui occupe le fond de scène, présente des archives du cyclisme professionnel et des imageries médicales qui donnent à voir l'intérieur même d'un corps en état d'effort maximal. Muscle, poumon, cœur, le spectacle ouvre littéralement le corps humain comme on ouvre une partition. Quand Gardy dit le texte, sa voix est traversée par le souffle. Elle est coupée aux endroits mêmes où le corps impose sa loi. Elle s'accélère, se brise, se reprend avec ce qu'il faut d'effort pour que chaque mot ressemble à une victoire minuscule sur l'asphyxie. La langue de Bordas, toujours à la lisière de la prose et du poème, toujours au bord de se consumer elle-même dans l'intensité de ses propres images, trouve dans ce dispositif sa juste et seule matière possible. Elle est haletante parce que l'interprète halète vraiment. Elle est syncopée parce que le corps la force à l'être. Elle est lyrique parce que l'effort, réel, la porte au-delà d'elle-même. On n'est plus dans la représentation de l'effort. On est dans l'effort lui-même, et c'est une différence qui change tout à l'expérience du spectateur.

On pourrait craindre le procédé. La performance-spectacle qui se regarde elle-même, qui se satisfait de sa propre radicalité formelle, qui oublie en chemin la poésie au profit de la démonstration. Vincey l'évite, et c'est ce qui distingue ce spectacle de beaucoup d'autres qui jouent avec les mêmes codes. Il l'évite grâce à l'épure, une épure qui n'est pas une marque de pauvreté mais un choix éthique, un choix esthétique, un choix politique. La scénographie de Katy Olive est sobre, lumineuse, presque dépouillée. Pas d'encombrement, pas de gadget, pas de décor qui viendrait concurrencer le corps et la voix. La lumière travaille les plans, découpe l'espace, accompagne le rythme de l'effort sans jamais chercher à l'amplifier artificiellement. La musique d'Alexandre Meyer ne cherche pas à émouvoir à la place du texte. Elle installe plutôt un fond sonore qui ressemble à ce qu'on entend peut-être dans la tête d'un coureur : le bruit du vent, le souffle des pneus sur le bitume, les battements de cœur, les ronronnements mécaniques de la machine. Les vidéos d'Othello Vilgard articulent passé et présent, archives et imagerie médicale, sans surligner, sans expliquer ce que le texte dit déjà mieux. Tout, absolument tout dans ce dispositif, concourt à laisser de l'espace pour l'effort, pour la parole, pour le silence aussi, et pour le spectateur qui, peu à peu, cesse d'observer pour commencer à ressentir. C'est là la réussite profonde de la mise en scène. Elle fait du théâtre non pas un lieu d'explication, mais d'expérience du monde.

*« Les héros ne portent plus de cape mais des maillots trempés »*

Car c'est bien de nous qu'il s'agit, au fond. Ce que Bordas interroge à travers ces coureurs, ces corps offerts à la foule le temps d'un col, de quelques instants de gloire bruyante avant de replonger dans l'anonymat de la route, ce n'est pas le sport. C'est la résistance. La résistance à la facilité, à la médiocrité confortable, à ce consentement mou que l'époque nous demande de signer sans broncher en échange d'un peu de tranquillité. Ces forcenés qui se brisent dans les cols pyrénéens ou alpins pour qu'une foule en chapeau à pois les regarde passer une fraction de seconde sont aussi des figures de dignité obstinée, presque désespérée. Des hommes qui ont décidé que leur corps était le seul territoire sur lequel ils étaient encore souverains, et qui exercent cette souveraineté jusqu'à l'extrême limite. Jacques Vincey a eu l'intelligence, ou l'instinct, les deux ne s'excluant pas, de ne pas chercher à romantiser cela. Les figures du cyclisme convoquées par Bordas ne sont pas des saints. Elles sont ambivalentes, souvent tragiques, parfois sombres. Pantani, mort seul dans une chambre d'hôtel. Anquetil et ses nuits de fête avant les étapes de montagne. Merckx et sa solitude de champion absolu, cette solitude que crée l'excellence quand elle dépasse trop loin ses contemporains. Ce que le spectacle dit de ces vies, c'est qu'elles ont existé pleinement, jusqu'au bout, jusqu'à l'os, ce qui n'est pas donné à tout le monde, et ce qui mérite d'être regardé avec respect et avec une certaine forme de deuil.

Jacques Vincey, en s'appuyant sur le texte de Bordas, transforme le cyclisme en fenêtre sur l'histoire du monde, un récit politique et culturel où le sport n'est pas un divertissement mais un symptôme des fractures sociales. Ces « fous flamboyants », issus des classes laborieuses, prennent une revanche sur la misère par l'effort surhumain, dopés à des substances qui les élèvent au rang de demi-dieux tout en les consommant. La pièce interroge les inégalités de classe dans le sport. Pourquoi ces hommes, souvent paysans ou ouvriers, embrassent-ils une discipline qui les broie ? Bordas et Vincey mettent en lumière comment le cyclisme, né au tournant du XX<sup>ème</sup> siècle, incarne l'ascension sociale par la souffrance, une forme de transcendance prolétarienne face à l'industrialisation. Mais avec la modernité, et ses oreillettes, son dopage high-tech, sa médiatisation, le genre décline, le coureur devient un produit, un homme-machine déshumanisé. En plaçant le cyclisme comme un « genre mort », le spectacle interroge notre époque saturée de résultats artificiels : plus de sueur, plus de grâce, seulement des silhouettes isolées.

Ce qu'accomplit Léo Gardy ici dépasse largement la notion habituelle de performance d'acteur. Il ne joue pas un cycliste. Il ne mime pas l'effort. Il souffre vraiment, et cette vérité-là traverse l'écran invisible qui sépare habituellement la scène de la salle pour aller s'installer quelque part dans la poitrine du spectateur. Son visage, quand la fatigue s'installe réellement au bout d'une heure, et elle s'installe, on la voit venir, on la voit modifier les traits, alourdir les paupières, creuser les joues, dit plus sur la condition humaine que beaucoup de mises en scène autrement plus bavardes et ambitieuses. Il y a un moment, dans le dernier tiers du spectacle, où le texte et le souffle et la sueur et la lumière et la musique se rejoignent dans une sorte de climax silencieux. On n'entend plus que le bruit de la machine et la respiration de l'homme. Et dans cette respiration-là, dans cet effort qui continue alors qu'il pourrait s'arrêter, qu'il devrait peut-être s'arrêter, il y a quelque chose qui ressemble à une promesse. Pas de victoire. Pas de rédemption. Juste la promesse que continuer est en soi une forme de sens, que pédaler encore quand tout dit de s'arrêter est peut-être la seule réponse que le corps humain ait jamais trouvée à l'absurde.

« *Forcenés* » est une réussite sensible et réflexive, un hommage exigeant qui n'édulcore rien et transforme l'âme du cyclisme en expérience scénique persuasive. Dans un paysage théâtral français souvent trop sage, trop littéraire, trop confortablement installé dans ses codes, la pièce fait l'effet d'un vent froid et bienfaisant. Il rappelle que le théâtre peut être un lieu de résistance à la facilité, au découragement, à cette anesthésie douce que l'époque distribue gratuitement à qui veut bien tendre la main. Il rappelle que le corps est politique, que la langue est politique, que l'effort est politique, et que parfois, pédaler sur un vélo d'appartement devant deux cents personnes dans une salle du 8<sup>ème</sup> arrondissement parisien peut avoir plus de sens que bien des discours.



Joshka Schidlow

3 h · 🌐

Forcenés

Texte de Philippe Bordas

Mise en scène Jacques Vincey

Une des qualités essentielles de France Culture est d'offrir à ceux qui veillent la nuit des émissions enregistrées durant les décennies passées. C'est ainsi que le metteur en scène [Jacques Vincey](#) a découvert l'éloge du livre de [Philippe Bordas](#) Forcenés fait par [Alain Veinstein](#), critique littéraire à l'œil perçant et à l'intelligence aux aguets. Il y a trouvé les portraits de cyclistes devenus des dieux de la route et des idoles populaires.

L'écrivain insiste sur les qualités réelles ou supposées, sur les traits de caractère de chacun de ces sportifs, aussi sur leur bonne ou mauvaise réputation, et enfin sur leurs destins souvent funestes. L'idée vint d'emblée à Vincey d'en faire un spectacle, pour lequel il a engagé [Leo Pierre Gardy](#), lui-même un fan de la bicyclette.

Tandis que le comédien pédale, une vidéo située derrière lui permet de suivre son parcours tantôt escarpé, tantôt accidenté. Jamais il n'arrête ni de parler, ni de pédaler. Il fait preuve d'une condition physique peu commune. Durant environ une heure et demie, il fait surgir le souvenir de ceux qui hissèrent ce sport à des sommets aujourd'hui perdus. C'est que le dopage, le règne de l'argent, ce qu'on appelle l'esprit de l'époque, ont enlevé aux géants du cyclisme leur aura.

On la retrouve dans ce spectacle aux éclairages peaufinés où l'enthousiasme des foules d'autrefois se fait sentir.

Ce spectacle qui ne ressemble à aucun autre devrait poursuivre sa route à Avignon, et souhaitons-le sur d'autres scènes. Il le mérite amplement.

Jusqu'au 28 février au Théâtre de la Concorde

[Olivier Saksik](#)

---

# Les héros de la petite reine

Au théâtre de la Concorde, à Paris, **Jacques Vincey présente *Forcenés***. Seul en selle et à coups de pédale, Léo Gardy raconte l'épopée du cyclisme. L'adaptation à la scène des chroniques sportives de Philippe Bordas. Une prose héroïque à la Céline, aux accents de tragédie classique.



« Le cyclisme prend la mesure du monde dans ses excès. Il exige démesure de l'homme, une tension complète qui touche aux organes et au cerveau. C'est le lieu infernal du maximalisme », avertit Philippe Bordas, dans *Forcenés*. **D'Anquetil à Hinault, c'est la geste du cyclisme que relate l'auteur, qui fut le chroniqueur sportif à L'Équipe (1984-1989)** avant de devenir photographe en Afrique, d'où son sens de l'image et de la formule. Jacques Vincey, adepte lui aussi de la petite reine, découvre, grâce à une émission de radio, ce **texte** dont la qualité littéraire le frappe. Il l'adapte pour l'un des jeunes comédiens avec lequel il travaille. **Léo Gardy, passionné de vélo, relève le défi et enfourche sa bécane pour un solo d'une heure quinze.** Le

metteur en scène a puisé à sa guise dans les chroniques fragmentaires qui composent l'opus de Philippe Bordas, portraits enflammés, dans une prose héroïque à la Céline, à la lisière de la poésie. Il y a des accents de tragédie classique dans son vocabulaire, et de l'alexandrin dans ses phrases.

### *Un comédien en mouvement*

À cheval sur son destrier mécanique (un home trainer), il pédale sans relâche tandis que sur l'écran, derrière lui, défilent les paysages et des films d'actualité. **Un dialogue constant s'établit entre le comédien en action, son texte et ces archives en noir et blanc puis, au fil du temps, en couleurs.** Il n'est pas seul dans sa course : gros plans de cyclistes, maelstrom des pelotons, supporteurs en délire l'accompagnent, ainsi qu'une bande son qui fait entendre son souffle et les cliquetis du pédalier, comme s'il roulait lui-même sur la route dans des courses mémorables, en particulier le Tour de France, ou le Paris-Roubaix dit l'Enfer du Nord. Pour commencer, **on voit Anquetil, « sang de reptile » et légèreté d'oiseau, « un blondin sans passé (...) qui enroule un braquet sans exemple ».** Et son exploit inouï, enchaîner sans dormir le Critérium du Dauphiné Libéré avec un Paris-Bordeaux : « une Iliade suivie d'une Odyssée » dont on suit les étapes, sa lutte contre la douleur, ses moments de découragement, jusqu'à la victoire au Parc-des-Princes, avec 2 600 kilomètres dans les jambes, sous les vivats de la foule.

Raymond Poulidor le chouchou des Français, qui le talonne en éternel second, est, lui, à peine cité. Il y a aussi les grimpeurs célèbres, du temps où les dérailleurs étaient interdits. On reconnaît « le roi de la montagne », René Pottier, à son calot blanc de pâtissier, Gino Bartali. Il y a son challenger acharné, **le championissimo Fausto Coppi « géant maigre ayant fui le salariat du lumpen milanais », vainqueur du Tour d'Italie en 1936, puis entré dans la Résistance contre Mussolini.** « Son style tient du récitatif et illustre le théorème sur l'énergie mécanique de Rerverdy : "La vie est grave, il faut gravir" »... D'autres suivront le chemin de la gloire : Robic « un Iago nabot (...) pantin hydrocéphale (...) vilain », de 1947 jusqu'à la fin des années 1950. Et l'incandescent Charly Gaul qui bat le record du Ventoux. Il faudra attendre 40 ans et les progrès mécaniques pour qu'il soit égalé. De destinée en destinée plus ou moins rocambolesque, **immergé dans la course des autres, dirigé au cordeau par Jacques Vincey, Léo Gardy fait entendre avec aisance l'ode de l'auteur à ces forcenés du bitume.**

### *Grandeur et décadence*

Cet exercice d'admiration pour ces hommes qui ont sculpté notre imaginaire collectif ne va pas sans questions. « **Le cyclisme, à l'instar de la tragédie antique et de l'épopée, est un genre aujourd'hui disparu** ». La légende dorée du cyclisme n'aura duré qu'un siècle. Pour sombrer dans le spectaculaire, être pervertie par le dopage, l'appât du gain et le mercantilisme dans un monde faussé par la pollution, la génétique et la pharmacopée bio-énergique. Le sport a ses martyrs, ceux qui ont visé trop haut, trop grand comme le « pirate » Marco Pantani, victime d'une overdose de cocaïne : « **Combien d'hommes sombrent dans une tristesse torride en cherchant à rattraper leur rêve** », **écrivait avant sa mort cet enfant pauvre**, vainqueur des Tours de France et d'Italie entre 1994 et 2003. Il faut dire que la plupart de ces champions ne sont pas nés avec une cuillère d'argent dans la bouche. « Ces aristos du populo », selon Philippe Audiard, sont arrivés à la force du mollet.

Le spectacle convoque **un monde perdu, un monde artisanal d'avant les diffusions télévisées mondiales**. Il interroge l'ivresse de l'extrême qui pousse les corps à des exploits surhumains. Car le cyclisme est fait de démesure. On voit sur l'écran un vélo défier un cheval au galop. À l'instar des pratiques extrêmes d'aujourd'hui, aux consonances anglo-saxonnes (ultra trail, ultra cycling, iron man...), les champions de la petite reine cherchent l'extase kinesthésique, « l'émotion esthétique de la vitesse dans le soleil et la lumière » d'un Alfred Jarry, les « illuminations profanes » d'un Walter Benjamin. Sur scène, **Léo Gardy réalise le rêve auquel il renonça pour des raisons de santé : devenir un professionnel du cyclisme**. Il allie ici ses deux passions en faisant vibrer la prose de Philippe Bordas tout en alignant 24 kilomètres chrono dans la soirée. Au sortir du spectacle, il nous reste à enfourcher une bicyclette ou à nous plonger, par défaut, dans les romans de Philippe Bordas.  
**Mireille Davidovici, photos Christophe Raynaud de Lage**



« Forcenés »  
Sylvie Boursier, 25/02/2026

## Forcenés, d'après Philippe Bordas, mise en scène Jacques Vincey, au théâtre de la Concorde

Anquetil, Coppi, Geminiani, De Vlaemynck, Ocana, Hinault...ils pédalent sur des images d'archives derrière Leo Gardy, seul en selle sur son home training qui mouille le maillot durant une heure 15 au théâtre de la Concorde. A la manière d'un Samy Frey égrenant les *je me souviens* de Georges Perec, Léo effeuille la marguerite des légendes...

Sylvie Boursier  
25 février 2026

Anquetil, Coppi, Geminiani, De Vlaemynck, Ocana, Hinault...ils pédalent sur des images d'archives derrière Leo Gardy, seul en selle sur son home training qui mouille le maillot durant une heure 15 au théâtre de la Concorde. A la manière d'un Samy Frey égrenant les *je me souviens* de Georges Perec, Léo effeuille la marguerite des légendes vélocipédistes sur les traces de Philippe Bordas, ancien cycliste et auteur de *Forcenés*.

Il raconte la poussière, la boue, les crevaisons, les crampes, les départs en pleine nuit et témoigne de l'inhumanité des conditions auxquelles les coureurs ont été soumis mais aussi d'une certaine mythologie. *Ce que nous ne ferions pas faire à des mulets, nous le faisons*, s'exclamait, précurseur, Henri Pélissier. Aujourd'hui cette légende n'a plus cours, nous dit Philippe Bordas, remplacée par la chimie d'*hommes machines*. Pour lui, les cyclistes étaient à leur manière des artistes.

Les ressources inimaginables mobilisées – tant physiques que mentales – au-delà du raisonnable et de la souffrance se révèlent fascinantes.

Leo Gardy ajuste son buste aux allures de chacun, le dodelinement de la tête et le moulin permanent des bras de certains, les gestes roidis d'automate de Jacques Anquetil, Lucien Aimar *qui pleurait dans les descentes*, l'absurde gesticulation d'autres qui leur donne l'apparence de boxeurs disloqués.

La mise en scène épurée de Jacques Vincey, un peu répétitive, réserve des moments de grâces dans la synchronisation parfaite des images en noir et blanc avec l'espace graphique du plateau. On est immergé dans un mystère sans fond. Est cela le dépassement de soi ?

Nul besoin d'être cycliste pour sortir essoufflés de *Forcenés*, avec une question lancinante : après quoi courent ces champions ? Anquetil aimait-il vraiment le vélo ?

## « Léo Gardy, du peloton aux planches » Baudouin Eschapasse, 25/02/2026

### Léo Gardy, du peloton aux planches

Hier jeune espoir du cyclisme français, Léo Gardy, 31 ans, est aujourd'hui la révélation théâtrale de la saison. Rencontre.



PAR **BAUDOIN ESCHAPASSE**  
Journaliste

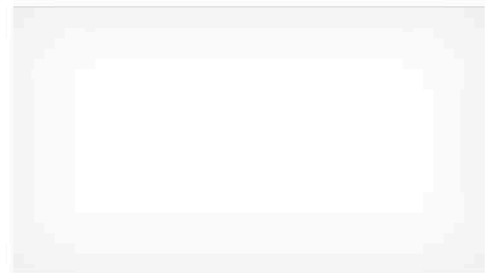
Publié le 25/02/2026 à 15h00



Sur scène, Léo Gardy livre une performance impressionnante en déclamant le texte de Philippe Bordas tout en pédalant sur son vélo de course.



Un homme, seul en scène, sur un vélo qui déclame son texte tout en pédalant, pendant plus d'une heure... En 1988, [Sami Frey](#) marquait les esprits au festival d'Avignon dans cette mise en scène épurée du texte de Georges Perec :



La scénographie du spectacle\* qui adapte le livre [L'Amour avec Samuel Beckett](#), de Philippe Bordas, consacré au cyclisme évoque irrésistiblement la mythique pièce de Sami Frey.

#### À LIRE AUSSI

[Sami Frey en amour avec Samuel Beckett](#)

Pour raconter les grands champions que furent Anquetil, Coppi, Gaul ou Hinault, le metteur en scène, Jacques Vincey, a choisi d'installer le comédien Léo Gardy, de la même manière. Sur un vélo fixe au centre du plateau du théâtre de la Concorde.

#### LE POINT DU SOIR

Recevez l'information analysée et décryptée par la rédaction du Point.

Votre adresse email

S'inscrire

En vous inscrivant, vous acceptez les [conditions générales d'utilisation](#) et notre [politique de confidentialité](#).

L'acteur y dit son texte, à la fois lyrique et suave, en pédalant. Différence notable ! Là où Sami Frey y allait calmement, dos bien droit sur son cycle

## « Léo Gardy, du peloton aux planches » Baudouin Eschapaspe, 25/02/2026

hollandais, se présentant de profil à la salle, le jeune Léo Gardy déclenche, de temps à autre, de vrais sprints. Parfois aussi, le vélo s'incline pour restituer des montées.

### Une performance impressionnante

Face au public, le comédien-cycliste se donne alors à fond sur son «  
» de compétition. En recherche de vitesse, il mouline son pédalier comme un dératé tandis que, sur un grand boîtier lumineux, connecté à la machine et à des électrodes qu'il porte, sa vitesse et son rythme cardiaque grimpent en flèche, affichant des pointes à 80 km/h et 190 battements par minute.

Le comédien de 31 ans reprendra ce rôle, cet été, au festival d'Avignon. © (Raynaud de Lage)

Une performance d'autant plus saisissante que c'est les yeux dans les yeux avec les spectateurs que Léo Gardy déroule le texte tandis que défile dans son dos, projetées sur un écran, des séquences filmées (signées Othello Vilgard) présentant la route parcourue.

homme qui voit dans ce spectacle en forme de course-poursuite, une métaphore de nos efforts pour exorciser la mort.

Contraint de s'imaginer un avenir en dehors du sport, après le bac, Léo Gardy s'inscrit, sur les conseils de sa mère, accompagnante scolaire d'enfants en situation de handicap (AESH), en école de commerce à Clermont-Ferrand. Puis il monte à Paris et commence à travailler pour des marques de haute couture.

Repéré par une agence de mannequin, il oblique vers la mode en 2016 et défile pendant trois ans pour des marques de luxe. « Une expérience amusante et formatrice mais qui m'a un peu laissé sur ma faim », analyse rétrospectivement le jeune homme d'1m87 à la plastique de top model.

Fin 2018, Léo Gardy change de braquet et d'univers en s'inscrivant à l'école de cinéma Kourtrajmé. «

glisse-t-il avec reconnaissance.

#### À LIRE AUSSI

Une école de cinéma gratuite prend ses quartiers en Seine-Saint-Denis

Pendant trois mois, Léo Gardy ne manque aucune des master classes dispensées par les réalisateurs Ladj Ly, Michel Hazanavicius et Romain Gavras. Il profite de son temps libre pour développer un projet de film contant l'histoire d'un chauffeur de taxi également pianiste de jazz, qui multiplie, la nuit, les rencontres improbables.

Le garçon concocte, en parallèle, des sketches et s'inscrit à l'école de Jean-Laurent Cochet pour apprendre à les jouer. Sous la férule de Pierre Delavène, il fonde aussi, avec une poignée d'amis, la compagnie «  
» Dans la foulée, il écrit une première pièce de théâtre.

### « Une allégorie de notre société en pleine implosion »

Intitulée, elle raconte l'histoire d'une bande d'amis qui se disloque. «  
», soupire son auteur qui la présente en sortie d'école. Son texte gagne le prix du public au

À raison de 27 km par représentation, le garçon enquille ainsi près de 200 bornes par semaine depuis le 18 février. Magie du théâtre, le public communie à tel point avec le comédien qu'on se retrouve, littéralement, le souffle court au moment d'applaudir.

Diction impeccable malgré l'effort, phrasé inouï en dépit des douleurs (attention les crampes lorsque la selle est mal réglée !), c'est peu dire que Léo Gardy impressionne dans ce rôle. Lequel semble taillé sur-mesure pour ce talentueux acteur.

### Un rôle sur-mesure

Le garçon originaire de Corrèze a en effet été, de 13 à 18 ans, un jeune espoir du cyclisme hexagonal. Aujourd'hui âgé de 31 ans, Léo avait été repéré par le sélectionneur de l'équipe de France, François Trarieux. Il a concouru à la plupart des championnats nationaux entre 2010 et 2013 avant qu'une péritonite aiguë ne le détourne des circuits.

C'est Léo Gardy qui a signalé à Jacques Vincey le livre « Forcenés » de Philippe Bordas, paru chez Fayard en 2008 et qui évoque le destin souvent tragique de « forçats » du cyclisme. © (RAYNAUD DE LAGE Christophe)

«  
», explique le jeune

festival de Bois-Colombes puis se retrouve programmé au festival d'Avignon à l'été 2023 où la pièce affiche complet pendant un mois.

Modeste, Léo Gardy voit dans ses premiers succès sa «  
» d'être né sous une bonne étoile. Mais aussi le fait d'avoir croisé des «  
» qui l'ont aiguillonné dans son parcours. «  
», dit-il, citant pêle-mêle les noms du comédien Axel Auriant, actuellement à la Comédie française.

Mais aussi de ses camarades de jeu... Marion de Schrooder, Anthony Dubos, Constance Arnoult, Thomas de Fouchécour, Chloé Angevin, Valentine Daruty mais aussi du metteur en scène Thomas Ostermeier, rencontré par hasard dans une boutique où Léo travaillait comme vendeur, à une époque où les rôles se faisaient rares.

Depuis le printemps dernier, les choses se sont accélérées pour l'acteur. Il a été distribué, avant l'été, dans une adaptation du texte intégral de Tchekhov. Un spectacle-fléuve de 10 heures, mis en scène par Yuming Hey, qui sera repris en mai au Théâtre 14.

Léo Gardy se prépare désormais à réenfiler son dossard de cycliste en juillet au festival d'Avignon. En plein tour de France, sous le cagnard du Vaucluse, nul doute que le jeune comédien va définitivement s'échapper du peloton.

\***Forcenés**, texte de Philippe Bordas, mise en scène de Jacques Vincey, avec Léo Gardy. Au théâtre de la Concorde, jusqu'au 28 février.

#### SUR LE MÊME SUJET

Le fabuleux destin de la première photographe libanaise

Le fabuleux destin d'Ana Ro, autodidacte devenue cheffe trois étoiles

JO 2024 : de Kaboul à Paris, le fabuleux destin de la danseuse de breakdance Manizha Talash

Sur le même thème

---

# TV / RADIO

---



163 29.5 11.92



Tanguy Turgis et Axel Laurance invités de Bistrot Vélo

 Eurosport France ✓  
396 k abonnés

S'abonner

 188



 Partager

 Enregistrer





Tanguy Turgis et Axel Laurance invités de Bistrot Vélo



Eurosport France ✓  
396 k abonnés

S'abonner

👍 188



🔗 Partager

🔖 Enregistrer





« Forcenés sans forcer »  
Jérôme Sorrel, 23/02/2026

23 février

## #335 – Forcenés sans forcer



Rayons Libres - Du vélo aux Cyclistes >

▶ 30min



En plateau Léo Gardy

Léo attendant l'heure du début du spectacle. Immobile, statufié.

Est-ce que c'était mieux avant ? Ce constat ou cette idée arrive souvent dans les discussions. Plus l'interlocuteur (trice) est d'un âge avancé, plus cette sensation du « c'était mieux avant » est prégnante. Je ne vais pas clamer que l'auteur de cette pièce de théâtre est vieux, je vous laisse juge, il est né en 1965. En tout cas, c'était mieux avant, c'est l'impression que m'a laissée cette pièce de théâtre, les [forcenés, qui se joue au théâtre de la Concorde en ce moment](#). Un spectacle tiré du livre éponyme, les forcenés, écrit par Philippe Bordas en 2008. D'aucuns glissent cet essai comme l'un des plus beaux textes moderne sur les cyclistes. Oui les cyclistes... ceux qui font du cyclisme. L'impression qu'il y a une forme de nostalgie d'une autre époque. Une pièce qui évoque beaucoup la mort... dont celle du cyclisme ! Pour en parler, je reçois l'interprète de cette pièce Léo Gardy. Il se produit tous les soirs pour ce seul en scène, mis en scène par Jacques Vincey. Tel un forcené, il lui arrive de se produire sur scène plusieurs fois par jour.

Pour Léo, le cyclisme est-il mort ? Est-il en période de renaissance ? Et Léo, est-ce qu'il renaît sur scène ?

Chronique Abel Guggenheim

Abel nous évoque les blogs et autres influenceurs, influenceuses. Il y en a deux qu'il aime particulièrement. [Altis Play](#) et [Par Les Temps qui pédalent](#).

Musique : I wrote in Blood Still Corner

Pour échanger avec Jérôme Sorrel



Théâtre Sur les routes du cyclisme

12/13 Paris Île-de-France

**3** **ICI 12/13 - Paris Ile-de-France**  
Émission du mardi 24 février 2026  
diffusé le 24/02/2026 • 24 min • tous publics

---

# ANNONCE

---



163 29.5 11.92

**FORCENÉS : UN ACTEUR-CYCLISTE EN SCÈNE AU  
THÉÂTRE DE LA CONCORDE**



Par Julie de Sortiraparis · Mis à jour le 21 janvier 2026 à 11h03 · Publié le 21 janvier 2026 à 10h35

**Forcenés**, création 2026 de Jacques Vincey d'après Philippe Bordas, avec Léo Gardy, explore le mythe des grands cyclistes du 18 au 28 février 2026 à Paris.

*Forcenés* est la nouvelle création du metteur en scène **Jacques Vincey**, attendue en février 2026 au **Théâtre de la Concorde**. Adapté du livre éponyme de **Philippe Bordas**, publié en 2008, le projet théâtral s'appuie, selon le dossier de presse, sur une matière littéraire composée de chroniques fragmentaires, à la frontière de la prose et de la poésie, consacrées aux figures mythiques du cyclisme du XX<sup>e</sup> siècle.

D'après les éléments de présentation, un acteur pédale sans interruption sur un home trainer tout au long de la représentation. Cet effort réel constitue l'axe du dispositif scénique, qui articule **performance physique, théâtre contemporain et vidéo**. Le pédalage doit influencer sur le flux d'images et de sons, associant archives du cyclisme, données physiologiques et environnement sonore immersif. Le dossier artistique précise que l'enjeu est d'entrer dans le corps pour comprendre l'esprit, en donnant à voir l'intérieur du corps autant que l'imaginaire héroïque.

Le texte de **Philippe Bordas** est conçu pour se déployer dans le souffle de l'interprète. Toujours selon le dossier, la parole naît de l'effort, s'inscrit dans le rythme cardiaque et la respiration, et transforme l'exploit sportif en forme de chant. Le spectacle entend mettre en regard douleur, vitesse et ivresse, et interroger la pulsion de dépassement ainsi que la recherche d'intensité maximale. Cette approche fait écho à l'essor contemporain des pratiques sportives extrêmes et s'inscrit dans une filiation épique revendiquée par l'auteur.

La mise en scène est signée Jacques Vincey, ancien directeur du **Centre Dramatique National de Tours**. Ce projet s'inscrit dans un parcours marqué par l'adaptation de textes forts et par une attention constante portée au lien entre corps, voix et dispositif scénique. La création prend place dans une saison 2025-2026 dense, qui verra également le metteur en scène présenter *La Fin du courage* de Cynthia Fleury avant *Forcenés*.

L'interprétation est confiée à **Léo Gardy**, comédien formé à l'**école Kourtrajmé**, dont le parcours personnel est lié au cyclisme de haut niveau. La scénographie et les lumières sont conçues par **Caty Olive**, la création vidéo par **Othello Vilgard**, et la musique et l'environnement sonore par **Alexandre Meyer**. L'ensemble dessine, d'après le dossier de production, un dispositif épuré et immersif, où le théâtre rejoint la performance sportive.

Le spectacle est à découvrir au Théâtre de la Concorde du 18 au 28 février 2026.

# **OLIVIER SAKSIK** **ELEKTRONLIBRE**

**Olivier Saksik**

relations presse & relations extérieures  
olivier@elektronlibre.net

**Gauthier Daggiano**

stagiaire communication & relations presse  
gauthier@elektronlibre.net

© Christophe Raynaud de Lage